

FONDATION MARTIN BODMER
FONDATION GANDUR POUR L'ART
BIBLIOTECA MEDICEA LAURENZIANA
FONDATION CARÈNE



ALEXANDRIE LA DIVINE

VOLUME II

SOUS LA DIRECTION DE
CHARLES MÉLA
FRÉDÉRIC MÖRI

EN COLLABORATION AVEC
SYDNEY H. AUFRÈRE
GILLES DORIVAL
ALAIN LE BOULLUEC

LaBaconnière
L A B A C O N N I È R E

FONDATION MARTIN BODMER
FONDATION GANDUR POUR L'ART
BIBLIOTECA MEDICEA LAURENZIANA
FONDATION CARÈNE

ALEXANDRIE LA DIVINE

VOLUME II

SOUS LA DIRECTION DE
CHARLES MÉLA
FRÉDÉRIC MÖRI

EN COLLABORATION AVEC
SYDNEY H. AUFRÈRE
GILLES DORIVAL
ALAIN LE BOULLUEC

Comité scientifique

SYDNEY H. AUFRÈRE, CORINNE BONNET, LUC BRISSON,
JACQUES CHAMAY, GILLES DORIVAL, ALAIN LE BOULLUEC,
CHARLES MÉLA, FRÉDÉRIC MÖRI, PAUL SCHUBERT,
MICHEL TARDIEU, STÉPHANE TOUSSAINT

avec ROBERT STEVEN BIANCHI (objets archéologiques)

et VERA VALITUTTO, IDA GIOVANNA RAO (Biblioteca Medicea Laurenziana)

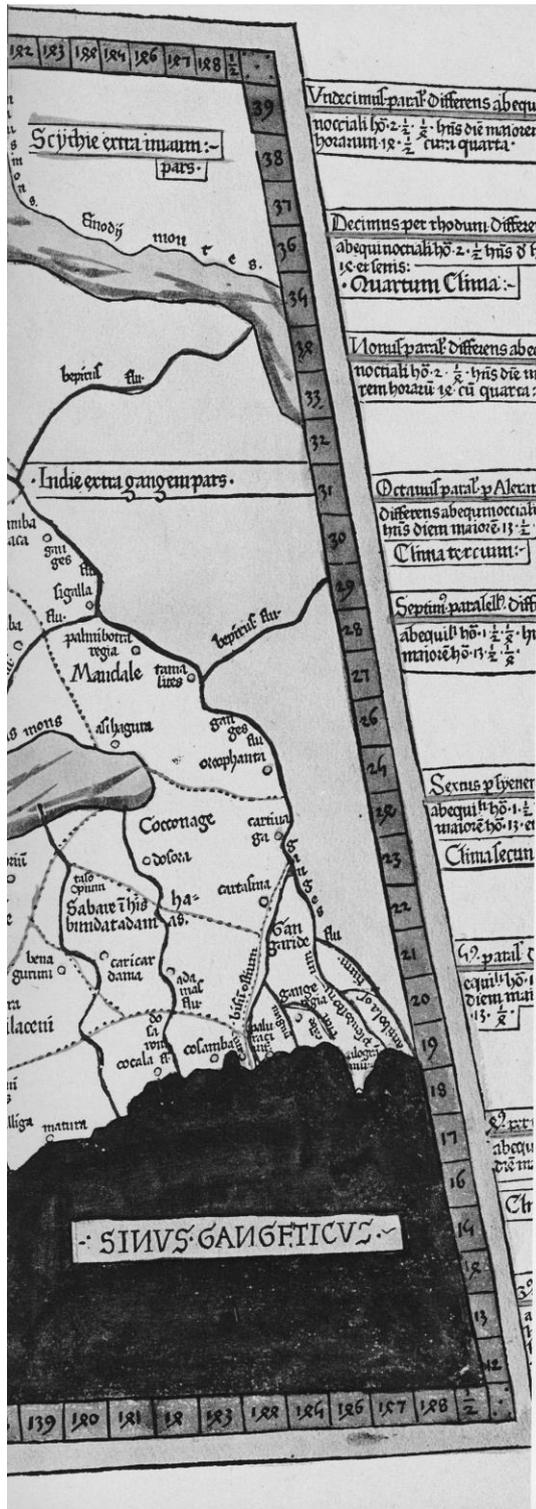
Edition

SARAH GAFFINO

Photographies

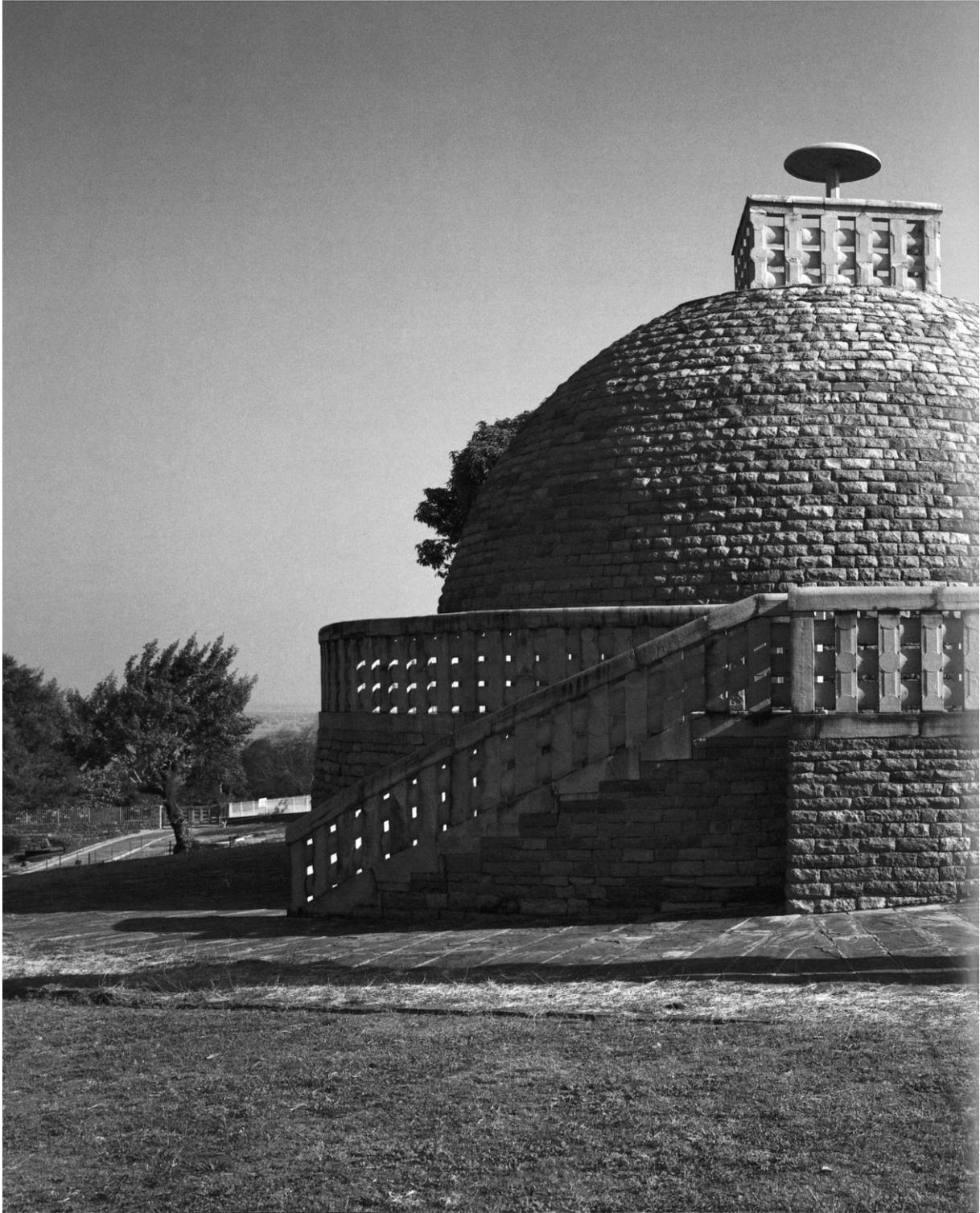
FRÉDÉRIC MÖRI

ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE, GENÈVE 2014



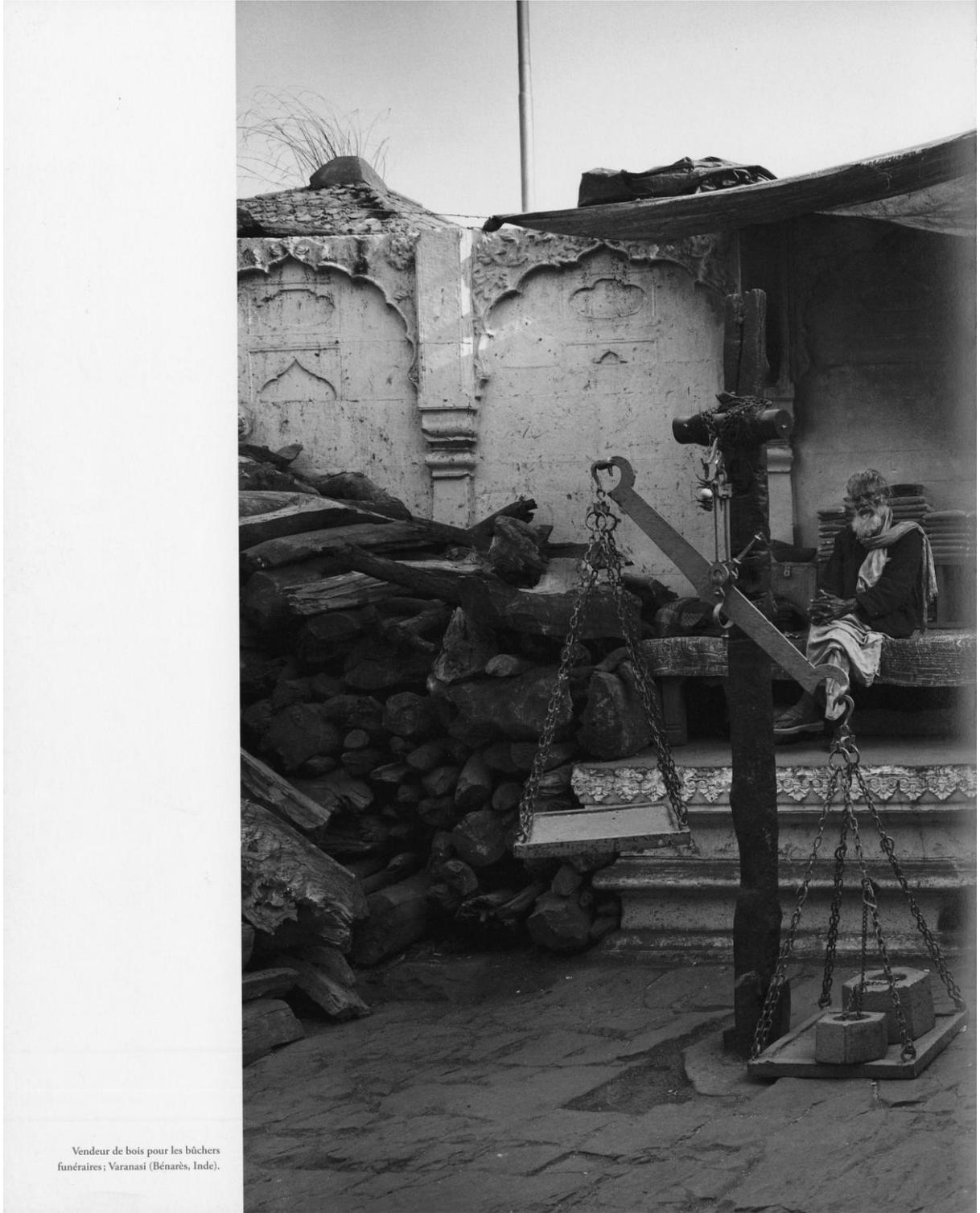
6. INDE

Fig. 84 CLAUDE PROLÉMÉE, *Cosmographie*; latin; papier;
 LEONHARD HOLL, Ulm (Allemagne), 16 juillet 1482. FMB.





Stupa n° 3; Sanchi (Inde), règne d'Ashoka
(III^e s. av. J.-C.).



Vendeur de bois pour les bûchers
funéraires : Varanasi (Bénarès, Inde).



ALEXANDRIE
ET LES SAGES
DE L'INDE

GUILLAUME DUCŒUR

« **V**inrent chez Sévère des brâhmanes* à Alexandrie. Ils logèrent dans sa propre maison et [Sévère] leur assura les soins dont ils avaient besoin. Dans sa maison, ils vivaient comme dans leur pays, avec retenue. Ils ne désiraient aucunement se rendre aux bains publics, ni assister à d'autres activités qui avaient lieu en ville et ils évitaient de sortir. Ils se nourrissaient des fruits du palmier et de riz et ne buvaient que de l'eau.

Ceux-ci n'étaient ni des brâhmanes qui passent leur temps à discourir dans les montagnes, ni des Indiens qui habitent dans les villes mais ils menaient une vie tout à fait intermédiaire : ils rendaient service, d'une part, aux brâhmanes lorsqu'ils avaient besoin de quelque chose de la ville, et d'autre part, à ceux des villes quand ils avaient besoin des brâhmanes.

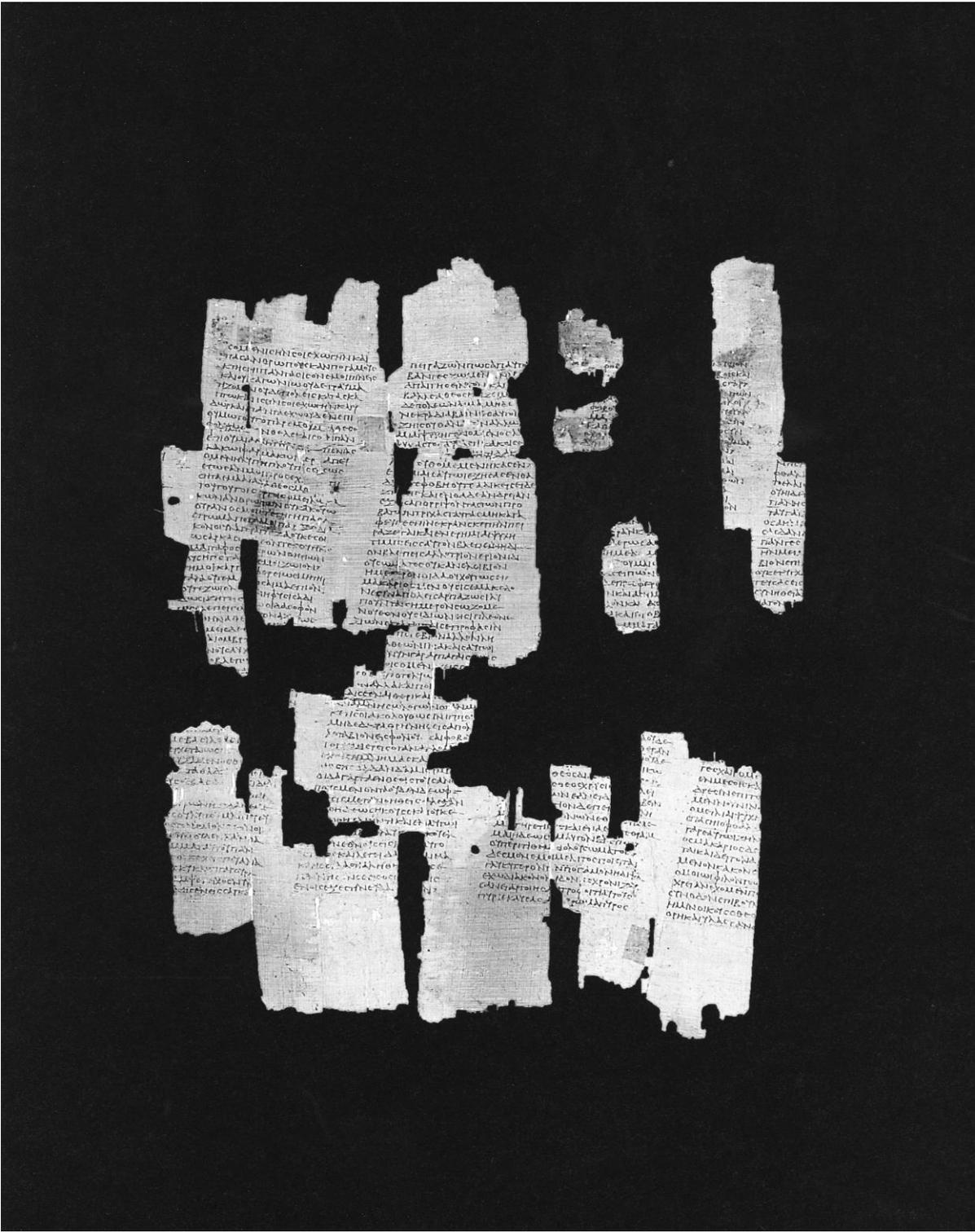
Ceux-ci parlaient des brâhmanes montagnards de la même manière que ce que répètent sans cesse les écrivains à leur sujet, qu'à travers leurs prières, ils produisaient les pluies et les sécheresses, chassaient la peste et la famine et contrecarraient les autres malheurs que le destin humain ne peut éviter.

Ceux-ci disaient aussi qu'ils avaient observé chez eux des hommes à un seul pied, des serpents à sept têtes d'une taille extraordinaire et beaucoup d'autres choses qui avaient un caractère inattendu.»¹

Cette occurrence grecque, due à Damascios (V^e s. ap. J.-C.) et rapportée par Photios (IX^e s. ap. J.-C.), est la seule à faire explicitement mention de la présence de brâhmanes à Alexandrie. Le jeune Flavius Messius Phoebus Severus avait quitté Rome vers le milieu du V^e s. ap. J.-C. pour se rendre à Alexandrie, afin d'y étudier la philosophie néoplatonicienne avant d'être nommé consul de Rome en 470 par son condisciple d'alors, Anthémios (420–472), devenu empereur en 467. Mais les propos du disciple d'Isidore de Gaza au sujet de ces brâhmanes, qui ne renvoient qu'à leurs mœurs et non à leur doctrine religieuse, ne permettent aucunement d'identifier ces derniers, d'autant moins que ceux-ci sont dits mener une vie intermédiaire entre brâhmanes montagnards et Indiens des villes ! Au-delà d'un fait historique, il convient de reconnaître dans cette occurrence la reprise d'un *topos* pluriséculaire qui, participant de la rhétorique, a pour visée de montrer que le jeune philosophe néoplatonicien avait reçu chez lui pléthore de savants, parmi lesquels les illustres sages de l'Inde. Car qu'en était-il

¹ PHOTIOS, *Bibliothèque*, Codex 242, 67.

* Conformément aux directives éditoriales, les transcriptions du sanskrit ont dû être simplifiées. Ne sont donc pas marqués de leur signe diacritique suscrit ou souscrit les consonnes cacuminales, les nasales gutturale et cacuminales ainsi que l'anuvâra.



réellement du devoir (*dharma*) des brâhmanes orthodoxes? Pouvaient-ils quitter aussi librement leur terre sacrée (*punya bhûmi*) pour voguer jusqu'à Alexandrie en profitant du commerce maritime des épices et des textiles? Certainement pas. Dès lors, peut-on considérer le substantif brâhmane (*brachmanai*) comme un terme générique qui, au V^e s. ap. J.-C., aurait servi à désigner tout sage indien? Peut-il être substitué par celui de sarmane (*sarmanai*) et renvoyer, de ce fait, à quelques ascètes (*çramana*) indiens libres de propager leur doctrine (*dharma*), tels les bouddhistes qui n'hésitaient pas à avancer toujours plus avant vers des terres inconnues afin de convertir les habitants à la vraie doctrine (*saddharma*)? Le mode de vie de ces brâhmanes alexandrins, fondé sur la retenue, c'est-à-dire la chasteté de corps et d'esprit (*semnotès*) mentionnée par Damascios, ne renvoie-t-il pas d'ailleurs à celui des disciples du Bouddha décrit par Clément d'Alexandrie², de ces chastes ascètes (*semnoi*) bien connus pour résider, selon lui, en Bactriane et en Inde, et, selon Ptolémée³, à Taprobane (Sri Lankâ), île aux nombreux monastères bouddhiques theravâda? Mais dans ce cas, pourquoi ces « brâhmanes » venus à Alexandrie se gardèrent-ils de tout contact avec les habitants et ne cherchèrent-ils pas à les convertir à leur doctrine? Pourquoi les maîtres néoplatoniciens et chrétiens, les ethnographes et les historiens alexandrins, qui exaltaient ou décriaient la figure du sage indien, ne profitèrent-ils pas de l'occasion pour consigner un minimum de savoir sur leur doctrine? Telles sont les récurrentes incertitudes, comme nous allons le voir, lorsqu'on cherche à aborder les hypothétiques échanges historiques entre les milieux intellectuels du monde méditerranéen et de l'Inde.

Les vicissitudes de l'histoire n'ont pas permis la préservation de l'ensemble des ouvrages relatifs à l'Inde et à ses religions. La perte d'un grand nombre d'écrits des périodes hellénistique et romaine nous prive donc de précieux renseignements sur les connaissances des doctrines religieuses indiennes qu'avaient pu avoir certains intellectuels, tels l'ambassadeur séleucide Deimachos (III^e s. av. J.-C.), l'historien Alexandre Polyhistor (II^e-I^{er} s. av. J.-C.) ou encore le babylonien Bardesane d'Edesse (154-222 ap. J.-C.). Les sources restantes sont donc pour la plupart fragmentaires. A la rareté s'ajoute également leur décontextualisation. Ces sources ont été, en effet, souvent réemployées comme *argumentatio* par des auteurs dont la visée rédactionnelle n'avait pas pour objectif premier de traiter des sages indiennes et qui, à la différence de quelques ambassadeurs, ne s'étaient jamais rendus dans les territoires indiens. Néanmoins, l'Inde a, dès avant la période hellénistique, attisé la curiosité de ses voisins frontaliers ou plus lointains et nourri leur imagination, tant sur les mœurs de ses peuplades que sur les pratiques ascétiques de ses sages. C'est pourquoi la littérature d'une Inde fantasmée, ayant servi de récit-cadre à toutes les diatribes et toutes les apologues, demeure, quant à elle, relativement abondante, plus proluxe en tout cas que celle portant sur les fondements mêmes de ses doctrines religieuses. Il convient donc de préciser que, dans les limites imposées par les normes éditoriales, loin de tendre à l'exhaustivité, nous nous limiterons, sans entrer dans les débats qui animent encore les chercheurs, aux seuls échanges intellectuels, soit historiquement attestés, soit hypothétiques, entre Alexandrie d'Égypte et l'Inde durant la période hellénistique puis romaine.

Bien qu'Hérodote et Ctésias de Cnide aient livré, dans leurs écrits, des renseignements sur la ritualité des habitants des provinces du Nord-Ouest indien, qui, à partir du règne de Darius le Grand (550-486 av. J.-C.), étaient administrées par des satrapes et versaient tributs au pouvoir central perse, il faut attendre l'entrée, dans ces mêmes territoires, d'Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.) et de son armée pour voir apparaître dans la littérature grecque de plus amples connaissances sur les pratiques religieuses des peuples de la haute vallée indusienne.

² CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, I, 15, 71, 6.

³ PTOLÉMÉE, *Géographie*, VII, 4, 9, 7.



Ainsi, les Compagnons du conquérant macédonien ont-ils narré, dans leurs écrits dédiés à la gloire de leur chef, leurs rencontres avec les sages, notamment ceux qui demeuraient près de la ville de Taxila (*Takçaçilâ*, *Taxilès*), dans la région du Gandhâra. Les termes qu'ils employèrent pour les désigner différaient, et si Charès de Mytilène parlait de faiseurs de tours (*thaumatopoiôs*)⁴, Néarque, quant à lui, citait ces sophistes (*sophistês*) auxquels faisaient appel les médecins indiens lorsque leur savoir ne leur permettait plus de guérir les malades et qu'il fallait alors avoir recours aux dieux⁵. Ce dernier précisait que certains de ces sophistes avaient pour fonction d'accompagner les rois en tant que conseillers et se mêlaient ainsi de politique, tandis que d'autres passaient leur temps à observer les phénomènes naturels et suivaient un mode de vie austère, tout comme les femmes qui philosophaient avec eux⁶. La rencontre avec deux de ces sophistes de Taxila, l'un, Calanos – jeune ascète à la longue chevelure qui se tenait durant tout le jour sur une seule jambe (*monoskelês, êkapâda*), tout en soulevant un bâton long de trois coudées –, l'autre, Mandanis – plus âgé, au crâne rasé, qui demeurait allongé à même le sol et supportait ainsi les ardeurs du soleil –, selon Aristobule de Cassandréia, fut un épisode marquant de la littérature de la période hellénistique⁷. Onésicrite, disciple de Diogène le Cynique, rapporta l'entretien qu'il eut avec eux, comment le plus jeune l'apostropha et exigea qu'il se mît nu s'il voulait deviser avec lui – avant de lui expliquer que, selon la croyance des âges cycliques du monde (*yuga*), le temps de la démesure était à nouveau de retour; comment le plus âgé l'invita ensuite à philosopher et lui apprit que leur doctrine, fondée sur la pratique des austérités (*ponos, çrama*), avait pour finalité d'ôter à l'âme (*psychê, âtman*) tout plaisir (*bêdonê, açoka*) et toute douleur (*lupê, çoka*) résultant de son union avec le corps (*sôma, çarîra*)⁸. L'entretien qu'Onésicrite eut avec ces deux maîtres, entourés de disciples et vivant d'aumône (*bhikshâcarya*), et qu'il rapporta au travers de son propre vocabulaire cynique tout en exaltant la figure d'Alexandre le Grand comme premier roi-philosophe, atteste un contact historique entre milieux intellectuels grec et indien. En effet, nous ne pouvons douter, au vu des descriptions faites, qu'Onésicrite ait rencontré des brâhmanes menant une vie identique à celle décrite dans les *Upanishad*⁹ et ait cherché à s'enquérir des fondements doctrinaux justifiant de tels exercices d'échauffement (*tapas*), dont la pratique remonte au moins avant le début de l'Âge du fer, vers 1200 av. J.-C.¹⁰. Quant aux compagnons du conquérant macédonien – Charès de Mytilène¹¹, Néarque¹², Onésicrite¹³ et Aristobule de Cassandréia¹⁴ –, ils sont tous unanimes dans leurs écrits pour dire que Calanos, accompagné de ses disciples, quitta sa terre natale pour suivre Alexandre le Grand jusqu'en Perse. C'est là que, se sachant alors atteint d'une maladie incurable, il décida d'accomplir le grand départ (*mahâprasthâna*), c'est-à-dire de procéder, dans son cas, à une auto-crémation qui marqua les esprits durant toute la période hellénistique puis romaine¹⁵.

Après la mort d'Alexandre le Grand (323 av. J.-C.), les rivalités entre diadoques grecs et râja indiens assujettis furent autant d'occasions pour les insurgés indiens de reconquérir les territoires perdus. Profitant de ces tensions, Candragupta (*Sandrocottos*) s'empara de ces contrées de 322 à 316 av. J.-C., comme en témoigne encore Trogue Pompée dans ses *Histoires philippiques*¹⁶. En 313 av. J.-C., fort de ses nouveaux alliés, Candragupta renversa Dhanananda, roi du Magadha, et s'empara de Pâtaliputra dont il fit sa capitale, et fonda la dynastie des Maurya. Entre 305 et 304 av. J.-C., Séleucos I^{er} Nicator reprit les satrapies du Nord-Ouest indien. Il dut néanmoins conclure un traité avec Candragupta qui, au-delà de l'Indus, lui opposa sa grande armée¹⁷. Candragupta offrit au roi séleucide cinq cents éléphants de guerre grâce auxquels ce

⁴ ATHÉNÉE DE NAUCRATIS, *Banquet des savants*, XII, 54.

⁵ ARRIEN, *L'Inde*, 15, 12.

⁶ STRABON, *Géographie*, XV, 1, 66.

⁷ *Ibid.*, XV, 1, 61.

⁸ *Ibid.*, XV, 1, 64.

⁹ *Brihadâranyakopaniṣhad*, 3, 5, 1.

¹⁰ *Rig veda*, X, 154, 2.

¹¹ ATHÉNÉE DE NAUCRATIS, *Banquet des savants*, X, 4.

¹² ARRIEN, *Anabase*, VII, 3, 6.

¹³ STRABON, *Géographie*, XV, 1, 63.

¹⁴ *Ibid.*, XV, 1, 61.

¹⁵ DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, XVII, 107; PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, LXIX, 6-70, 2.

¹⁶ JUSTIN, *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*, XV, 4, 12-14.

¹⁷ PLINIE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, VI, 22, 5.

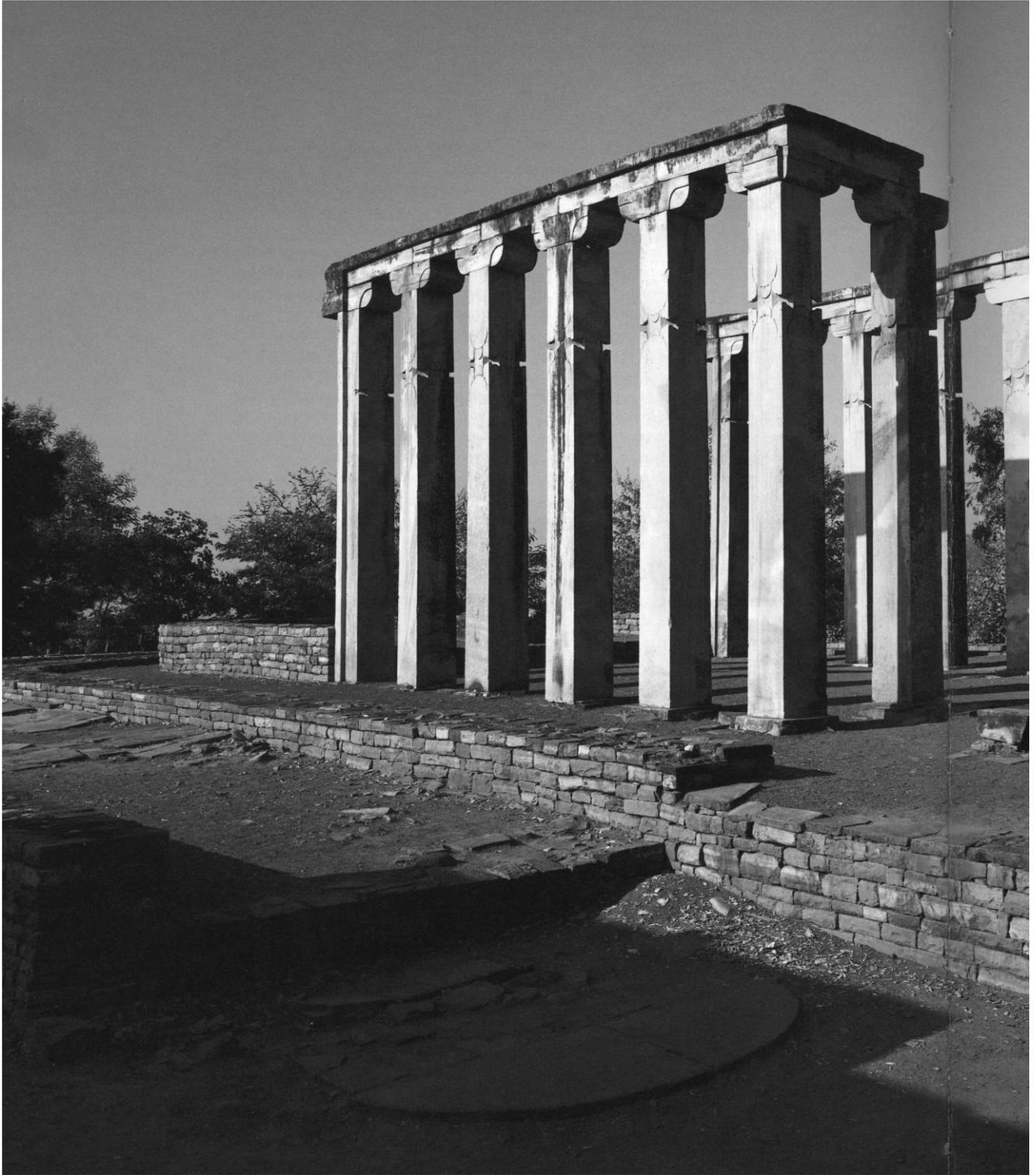
dernier put s'imposer à la bataille d'Ipsos contre Antigone en 301 av. J.-C. Les deux monarques s'accordèrent sur le statut des colons grecs et perses hellénisés qui, installés dans les satrapies du Nord-Ouest indien, avaient épousé des autochtones. En contrepartie, Séleucos I^{er} Nicator céda à Candragupta quelques-uns de ses territoires. Grâce à cette alliance, les échanges commerciaux entre les deux grands empires furent possibles. La cession des territoires par Séleucos I^{er} Nicator à Candragupta impliqua nécessairement des relations diplomatiques entre chancelleries. Mégasthène, qui résidait auprès de Sibyrrios, satrape de l'Arachosie¹⁸, et qui était au fait des us et coutumes indiens, fut envoyé à la cour du roi Candragupta. Les fragments conservés de ses *Indianités* témoignent qu'il avait soigneusement consigné ses propres observations sur la géographie de l'Inde, sur l'organisation sociale de l'empire Maurya et le fonctionnement de son administration royale, et énuméré les forces militaires en présence dans les différentes provinces gouvernées par des rāja. En somme, des renseignements utiles, avant tout, à la chancellerie séleucide. Sa description du paysage religieux indien, aujourd'hui morcelée en autant de fragments, devait certainement former un ensemble structuré et cohérent, et être fort précise et pertinente. Suivant la division opérée par la chancellerie maurya elle-même entre brâhmanes et çramanes, Mégasthène avait décrit les fonctions de ces deux catégories religieuses dans la société indienne, les services qu'elles procuraient tant dans les domaines publics que privés. Les brâhmanes et çramanes, affirme-t-il, guident les rois qui cherchent à se propitier les dieux à l'aide de prières. Les habitants de l'Inde, quant à eux, vénèrent les dieux en leur sacrifiant des animaux non mutilés par l'intermédiaire des brâhmanes. Les dieux tiennent ces derniers en estime et n'agrèent aucun sacrifice commandé par un sacrifiant sans leur médiation. Mégasthène avait appris également des brâhmanes que leur dieu (*theos*) avait créé l'Univers de forme sphérique, qu'il le gouvernait et le parcourait sur toute son étendue¹⁹. Leurs mythes racontent, dit-il, qu'avant la venue de Dionysos, le roi mythique Prithu de la dynastie lunaire, dont se réclamait Candragupta afin d'asseoir la légitimité de son pouvoir royal, les Indiens ne construisaient aucun sanctuaire pour leurs dieux²⁰. Mais depuis, et au temps des Maurya, il existait de nombreux sanctuaires (*hieron*), qui étaient notamment surveillés par des fonctionnaires royaux spécialement désignés à cette charge, comme l'atteste l'ambassadeur séleucide²¹. Celui-ci, comme Alexandre le Grand et ses compagnons, avait traversé des terres alors inconnues de ses compatriotes, mais à propos desquelles quelques auteurs grecs avaient affirmé depuis plus d'un siècle qu'elles avaient été parcourues par Dionysos et Héraclès. Au cours de leur lente progression, tous avaient donc en tête de découvrir les endroits où ces dieux civilisateurs avaient séjourné. De là viennent les identifications de lieux ou de toponymes faites par les compagnons du Macédonien. Mégasthène avait procédé de même lorsqu'il eut l'occasion de pénétrer encore plus avant dans les territoires de l'Inde, au-delà de l'Indus. Son ambassade le mena loin vers l'Est de la plaine gangétique, au cœur du royaume du Magadha, jusqu'à Pâtaliputra, l'une des villes les plus peuplées de l'Antiquité. Sa recherche sur le passage de Dionysos et d'Héraclès en Inde l'amena à opérer une typologie des cultes qu'il put observer. Il assimila de cette manière les différentes pratiques religieuses de la société indienne à travers ses propres références culturelles et retrouva dans nombre de figures divines les natures et fonctions de Dionysos et d'Héraclès. C'est pourquoi, dans ses écrits, derrière la figure du Dionysos indien se cachent tout autant le roi civilisateur Prithu que le Rudra-Çiva des montagnes, derrière celle d'Héraclès, le roi Yayâti et le Krishna de la plaine de Mathurâ. Pour parvenir à rendre ses impressions et ses connaissances, il s'employa à traduire, pour son lectorat grec, ses observations, soit en transcrivant en

¹⁸ ARRIEN, *Anabase*, V, 6, 2.

¹⁹ ARRIEN, *L'Inde*, 7, 8; 11, 1-3; DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, II, 40, 1-2 et STRABON, *Géographie*, XV, 1, 39; 54; 59-60; 68-69.

²⁰ ARRIEN, *L'Inde*, 7, 3.

²¹ STRABON, *Géographie*, XV, 1, 51.





grec les noms divins ou en employant le terme plus conceptuel de *theos*, soit par le biais de l'*interpretatio*. Ce sont ses lecteurs qui, plusieurs siècles après lui, n'ont pas su et pu saisir le sens de ce qu'il avait décrit. Auteurs à leur tour d'ouvrages sur l'Inde, sans s'y être jamais rendus, ils trièrent et classèrent les données mégasthénienne en fonction de leur propre projet littéraire. Critiques à son encontre, ils reformèrent de nouvelles représentations du monde divin indien qui s'éloignèrent inévitablement de la sienne et qui alimentèrent de multiples traditions.

A partir de la conquête macédonienne, certaines de ces traditions participèrent à la construction de la figure des philosophes grecs. Ainsi, à la fin du IV^e s. av. J.-C., Aristoxène de Tarente affirmait que l'idée platonicienne selon laquelle il convient de regarder les réalités divines avant celles humaines provenait des Indiens, auprès desquels Socrate avait été lui-même instruit : « Or le musicien Aristoxène affirme que c'est là une idée des Indiens. Un de ces hommes avait rencontré Socrate à Athènes et lui avait alors demandé ce qu'il faisait en philosophant ; sur sa réponse qu'il s'enquerrait de la vie humaine, l'Indien s'était moqué de lui, en disant qu'on ne pouvait regarder les choses humaines en ignorant les choses divines. »²²

Nous retrouvons ici la structure narrative de l'entretien d'Onésicrite avec le sage Calanos. Quant à l'infatigable voyageur Démocrite (V^e-IV^e s. av. J.-C.), il passait également, selon Elieen, pour avoir été l'élève « des sophistes des Indiens » (*tous sophistas tôn Indôn*)²³. De même, avant lui, Pythagore (VI^e s. av. J.-C.) aurait reçu, d'après Alexandre Polyhistor, l'enseignement de tous les sages, y compris de ceux qui demeuraient aux extrémités de la terre. Il tirait ainsi sa sagesse universelle non seulement des prêtres égyptiens et du Perse Zarathoustra qu'il aurait rencontré à Babylone, mais encore des druides et des brâhmanes²⁴. Et nous pouvons remonter ainsi jusqu'au législateur de Sparte, Lycurgue (IX^e-VIII^e s. av. J.-C. ?), qui aurait voyagé, selon Aristocrates de Sparte (I^{er} s. av. J.-C.), jusqu'en Inde où il se serait entretenu avec des gymnosophistes²⁵. Les constructions de ces figures de fondateurs s'enrichirent tout au long des siècles et servirent à certaines écoles philosophiques grecques pour contrecarrer les doctrines d'autres. Les xénophiles, qui voyaient dans la sagesse grecque une origine toute barbare, la développèrent, et les théologiens chrétiens des premiers siècles s'en emparèrent et l'alimentèrent afin d'ôter toute spécificité à la philosophie des Grecs. Restent les figures des philosophes Anaxarque et Pyrrhon qui auraient suivi Alexandre le Grand jusque dans les territoires du Nord-Ouest indien et qui, selon Diogène Laërce, qui vécut au III^e s. ap. J.-C., auraient tiré leur doctrine philosophique sceptique de leurs entretiens avec des gymnosophistes de la haute vallée indusienne²⁶. Mais rien ne permet d'affirmer que des nihilistes (*nâstika*), professant une doctrine identique ou proche de celle que prônait Sañjayin Vairadi (V^e s. av. J.-C.), résidaient dans ces territoires à cette période-là et que les deux philosophes s'y furent bien rendus. Ces incertitudes sont d'autant plus grandes lorsqu'on prend en considération la tradition rédactionnelle du célèbre entretien d'Alexandre le Grand avec les dix gymnosophistes indiens²⁷, qui, remontant au moins à la fin du II^e s. av. J.-C., provient des milieux cyniques²⁸. Mais là encore, le dialogue est de facture grecque tout autant que les idées qui y sont exprimées. Le parallèle entre la liberté de pensée et de parole de Diogène le Cynique (413-327 av. J.-C.) face à Philippe de Macédoine (382-336 av. J.-C.) et celle des gymnosophistes face à Alexandre le Grand est trop évident pour ne pas y reconnaître une continuité de l'entretien sophistique grec visant à édifier, et participant, encore une fois, à la construction de la figure du conquérant Macédonien.

A l'abdication de Candragupta, son fils, Bindusâra, lui succéda et maintint des relations diplomatiques avec les chancelleries séleucide et ptolémaïque. Selon Strabon et Pline l'Ancien,

²² EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Préparation Évangélique*, XI, 3, 6-10.

²³ ÉLIEEN, *Histoire variée*, 4, 20.

²⁴ CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, I, 15, 48.

²⁵ PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, 4, 8.

²⁶ DIOGÈNE LAËRCE, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, IX, 61.

²⁷ PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, 64-65.

²⁸ P. Berlin 13044.

il reçut à sa cour Deimachos, ambassadeur d'Antiochos I^{er} Sôter ainsi que Dionysos, ambassadeur de Ptolémée II Philadelphe²⁹. Aucun écrit de ces ambassadeurs n'a traversé le temps. Strabon avait encore pu lire, en son temps, leur rapport et avait accusé Deimachos du plus grand des menteurs, considérant, tout comme avant lui Eratosthène, que ce qu'il avançait sur la société indienne, sur ses croyances et ses mythes n'était que pure invention fantaisiste de sa part³⁰. Comme pour les écrits de Mégasthène, Strabon, qui n'avait jamais mis les pieds sur le sol indien, mais qui s'autorisa non seulement à écrire sur l'Inde mais encore à critiquer ceux qui s'y étaient rendus, n'avait plus les moyens, trois ou quatre siècles après eux, de comprendre leur *interpretatio*. De son côté, le roi Bindusâra aurait écrit, selon le rapport d'Hégésandre, au roi séleucide Antiochos I^{er} Sôter afin d'obtenir de lui, contre monnaies sonnantes et trébuchantes, des figues sèches, du vin cuit et un sophiste. Il lui fut répondu qu'en dehors des figues et du vin, il n'était guère possible de satisfaire à sa demande puisque, dans son pays, les lois interdisaient de vendre des sophistes³¹. A sa mort, vers 272 av. J.-C., l'un de ses fils, Açoka, s'empara du trône par fratricide et fut sacré roi vers 268 av. J.-C. Bien qu'Açoka mentionne, dans ses édits sur rocher, Antiochos II de Syrie, Ptolémée II Philadelphe d'Égypte, Magas de Cyrène, Antigone Gonatas de Macédoine et Alexandre d'Épire, les auteurs grecs, quant à eux, demeurent silencieux sur son règne et même sur son nom³². A la différence de son grand-père et de son père, la renommée du grand roi Açoka, magnifiée par la littérature hagiographique bouddhique, ne semble pas avoir atteint le monde méditerranéen et avoir fait l'objet d'une quelconque mention par les historiographes. Les échanges diplomatiques et commerciaux, par voie terrestre, semblent donc avoir été moindres avec les empires séleucide et ptolémaïque. Si les édits royaux portent bien la mention de Grecs (*Yona*) qui, installés dans le Nord-Ouest de son empire, suivent sa loi politico-religieuse, ils témoignent aussi qu'il n'y a parmi eux ni écoles (*nikâya*) brâhmaniques, ni congrégations çramaniques : « Et il n'y a pas de pays où ne se trouvent ces groupes, à savoir brâhmanes et samanes, sauf chez les Grecs. »³³ Faut-il en conclure que ces congrégations religieuses ne professaient pas au-delà des territoires iraniens orientaux cédés par Séleucos I^{er} Nicator à Candragupta, et que ces royaumes perses hellénisés de la Gédrosie et de l'Arachosie avaient conservé leur tradition mazdéenne et les pratiques religieuses des mages ? Certainement. Contrairement à ce que nous pourrions penser en lisant la propagande açokéenne gravée sur piliers et rochers, il ne semble pas que les échanges, s'il y en eut de nombreux, aient marqué et les annales des chancelleries séleucide et ptolémaïque et les mémoires des Perses, des Égyptiens et des Grecs. Si le déchiffrement des inscriptions royales n'avait pas pu être mené à bien par les philologues européens, nous n'aurions connu de l'Açoka historique (304–232 av. J.-C.) que sa seule figure construite par les bouddhistes, sans autre renseignement du côté de la littérature grecque. Ce silence qui plane sur ce roi indien vaut également pour la société indienne elle-même. En effet, durant son règne, aucun auteur grec ne semble avoir écrit sur les sages indiens, sur leurs pratiques et leurs doctrines religieuses. Pourtant, la chancellerie açokéenne n'avait pas hésité à faire traduire les édits royaux en langues grecque et iranienne, comme en témoignent les inscriptions retrouvées en 1958 et en 1963 à Qandahâr (Afghanistan), afin de les promulguer jusque chez les Yona et les Kamboja. De même, au cours de son règne, vers 250 av. J.-C., le satrape Diodotos I^{er} réussit à se soustraire au joug séleucide et fonda le royaume grec de Bactriane. Durant plus de deux siècles, les régions du Nord-Ouest indien furent gouvernées par des rois gréco-bactriens puis indo-grecs. L'histoire de la ville royale d'Alexandrie de l'Oxus montre une hellénisation partielle de la Bactriane, tout autant

Doubles pages suivantes :
Monnaie frappée par DÉMÉTRIOS I^{er},
roi de Bactriane et d'Inde ; bronze ;
vers 200–190 av. J.-C. Athènes (Grèce),
KIKPE Collection. (A)

Fig. 122 Papyrus philosophique ; papyrus
imprimé sur terre ; grec ; Aï Khanoum
(Afghanistan), trésorerie du palais royal
d'Eucratide I^{er}, copié au III^e s. av. J.-C.,
enseveli vers 144 av. J.-C. (A)

Fig. 123 Frise représentant les Bouddhas
du passé en compagnie de Maitreya,
Bouddha du futur ; schiste ; Gandhâra,
III^e–IV^e s. ap. J.-C. FGA.

681

²⁹ STRABON, *Géographie*, II, 1, 9 ; PLINIE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, VI, 21, 3

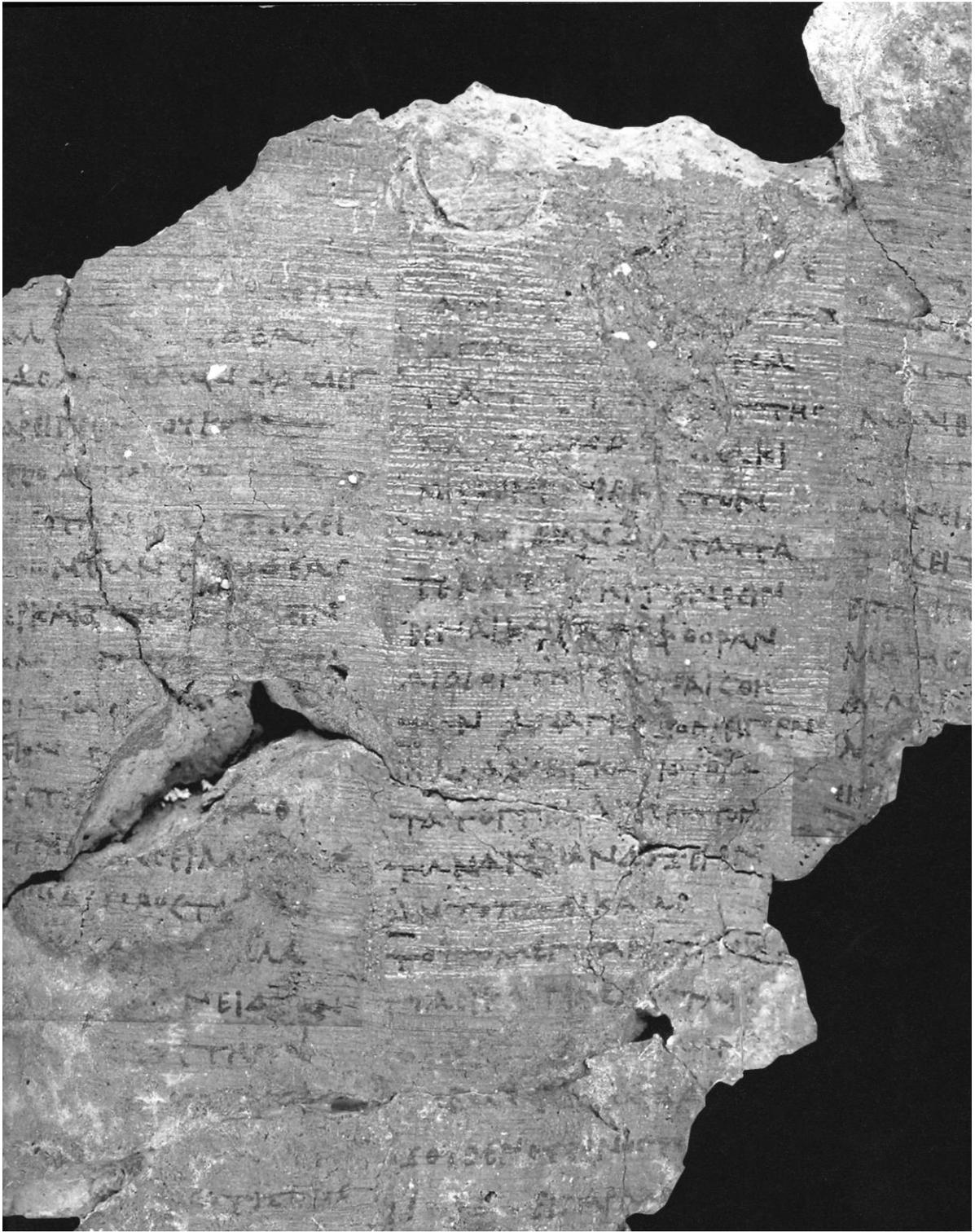
³⁰ STRABON, *Géographie*, II, 1, 9.

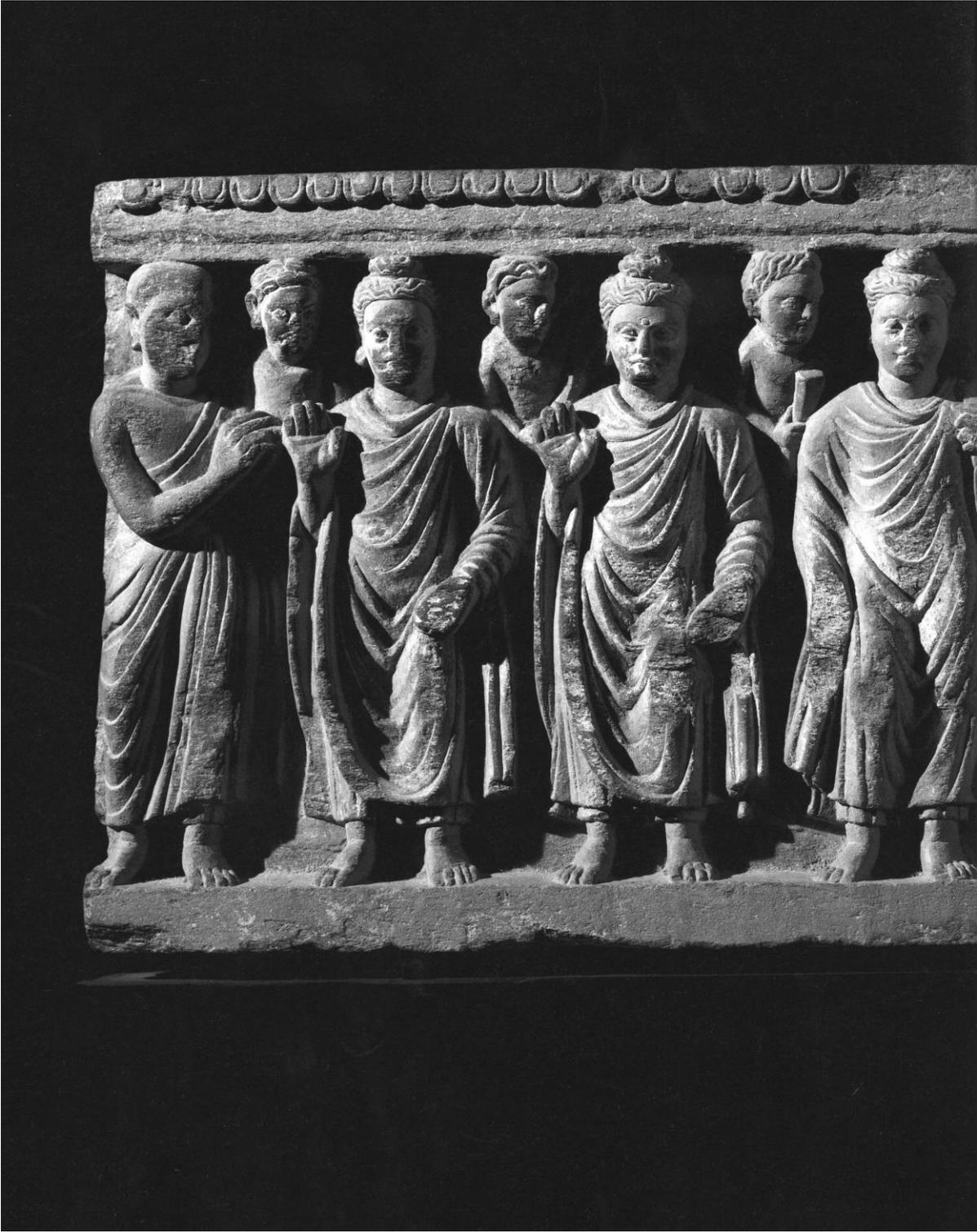
³¹ ATHÉNÉE DE NAOCRATIS, *Banquet des savants*, XIV, 18.

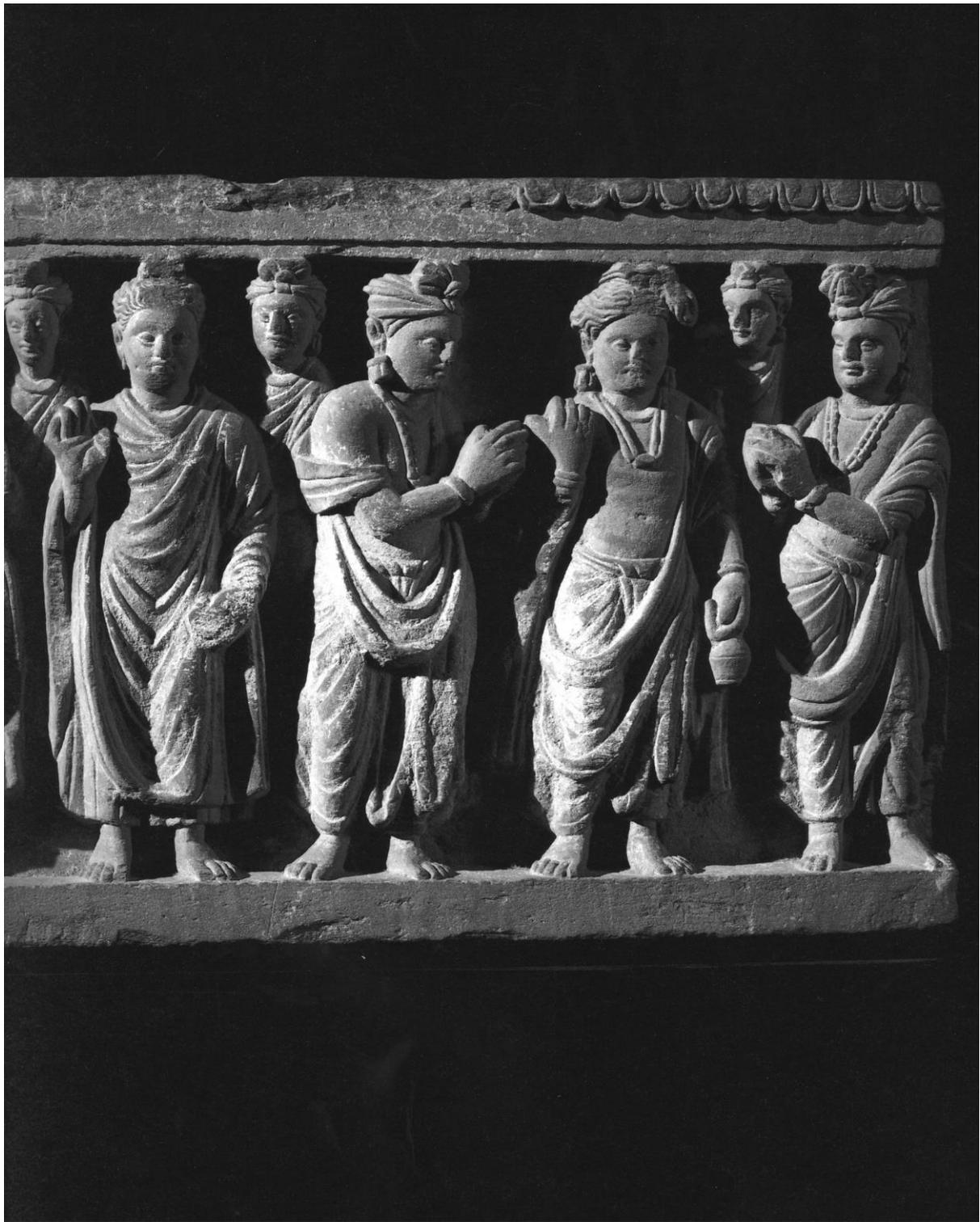
³² AÇOKA, *XIII^e édit sur rocher*.

³³ *Ibid.*









architecturale que religieuse et sociétale. Sur le plan intellectuel, la venue d'un philosophe péripatéticien tel que Cléarque de Soles au début du III^e s. av. J.-C., la conservation, dans la bibliothèque du palais royal, d'ouvrages philosophiques dont ceux d'Aristote, durant près d'un siècle, montrent l'intérêt que les hauts dignitaires portaient à la pensée grecque, à la maintenir et à la transmettre au sein de leur famille. Cet hellénisme revendiqué fut-il un obstacle à la diffusion dans le monde méditerranéen de renseignements sur les sages de l'Inde et sur leurs doctrines ? Cela est fort probable. Si Cléarque de Soles résida à Alexandrie de l'Oxus, il ne voyait dans les gymnosophistes indiens que les descendants des mages³⁴ et racontait que, pour Aristote, les Juifs étaient les descendants des philosophes indiens que l'on nomme Calanoi³⁵. En somme, des renseignements imprécis et fantaisistes. A l'hellénocentrisme, il convient d'ajouter les vives tensions politiques et les nombreuses batailles militaires entre les différents royaumes du Nord-Ouest indien qui virent se succéder pas moins de quarante-deux souverains en deux siècles. A partir de 200 av. J.-C., Démétrios I^{er}, fils d'Euthydème I^{er}, profita justement du déclin de l'empire séleucide et de la chute de l'empire maurya pour s'emparer du Gandhâra, du Panjâb et de la vallée indusienne. Il combattit le roi Çunga Pushyamitra, conquit l'Avanti et les régions du littoral. Ce fut Ménandre, premier roi indo-grec, qui poussa la conquête de l'Inde jusqu'aux portes de la capitale royale de Pâtaliputra après s'être emparé de Mathurâ et de Sâketa à partir de 165 av. J.-C. Selon Plutarque, Ménandre aurait régné avec mesure, ce qui lui valut les honneurs de son peuple lors de ses funérailles royales et la construction de monuments funéraires pour y placer ses cendres une fois partagées³⁶. Certains chercheurs ont vu, dans cet épisode, une reprise du déroulement des funérailles du Bouddha. Il faut plutôt considérer que les biographes bouddhistes, lorsqu'ils en vinrent à rédiger les funérailles du Bouddha, à partir du I^{er} s. av. J.-C., se les imaginèrent en prenant pour modèle les funérailles royales telles qu'elles étaient alors pratiquées en leur temps. Dans le *Milindapanha* (*Les questions de Ménandre*), les bouddhistes ont conservé du roi indo-grec le souvenir d'un souverain tout entier à sa charge militaire. Ils le décrivent féru de joutes oratoires et continuellement à la recherche, sur le sol indien, d'un philosophe digne de ce nom. Les rédacteurs, qui avaient pour visée rédactionnelle d'établir un manuel doctrinal bouddhique, ont donc fait de lui l'interlocuteur de l'habile arhant (vénéral) Nâgasena qui, systématiquement, vient à bout de chacune des questions posées par le monarque et qui dépasse ainsi tout autre philosophe, qu'il ait été brâhmanique, çramanique ou grec. Le roi, impressionné par le moine bouddhiste, demanda à être accepté comme fidèle laïc (*upâsaka*), puis, après avoir mis sur le trône son fils, devint lui-même un arhant accompli. Bien que le procédé littéraire du thème de la conversion soit toujours le même, cet épisode, mis en parallèle du texte de Plutarque, permet de supposer que Ménandre a pu régner en ayant eu soin de ne pas inquiéter, à la différence de Çunga Pushyamitra, les différents courants çramaniques implantés dans ses provinces, afin de maintenir une certaine cohésion sociale dans l'ensemble de son royaume. Pour le reste, tout n'est qu'affaire de construction littéraire de la part de moines bouddhistes qui, à travers cet écrit, ont procédé à l'apologie de leur doctrine et ont montré combien la vraie doctrine (*saddharma*) avait eu raison du roi-philosophe grec tout comme elle avait eu raison, un siècle plus tôt, du cruel roi indien Açoka. D'après le *Mahâvamsa*, chronique bouddhique rédigée vers le VI^e s. ap. J.-C., lorsque le roi Durthagâmani, qui régna à Srî Lankâ au II^e s. av. J.-C., fit construire un grand stûpa, des milliers de moines bouddhistes convergèrent vers l'île pour son inauguration. De la ville des Yona, Alasanda (*Yonaganarâlasandâ*), vinrent 30 000 moines à la tête desquels se trouvait le Yona Mahâdhammakkhato. On a pensé

³⁴ DIOGÈNE LAËRCE, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, prologue 9.

³⁵ FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 179.

³⁶ PLUTARQUE, *Œuvres morales*, 821d-c.





voir derrière Alasanda, ville des Grecs, Alexandrie d'Égypte, mais, au vu du contexte géographique immédiat dans le texte pâli, et en l'absence de témoignage de l'existence d'une vaste communauté bouddhique à Alexandrie d'Égypte, il convient plutôt d'identifier cette ville avec Alexandrie du Caucase, fondée par Alexandre le Grand. Si le bouddhisme était répandu dans les territoires du Nord-Ouest indien au II^e s. av. J.-C., ce que l'archéologie ne confirme pas, il devait néanmoins commencer suffisamment à s'y installer pour qu'un grand savant comme Alexandre Polyhistor ait pu, au I^{er} s. av. J.-C., parler de la présence de moines bouddhistes (*samanaïoi*) en Bactriane³⁷. Quant aux chroniqueurs bouddhistes, ils n'eurent qu'à multiplier les chiffres pour faire d'une possible petite délégation de cette contrée, l'arrivée en masse de milliers de moines. À l'inverse, à Besnagar dans le Madhya Pradesh (Inde centrale), a été découverte une inscription en langue indienne, gravée sur une colonne monumentale, elle-même surmontée autrefois de l'oiseau Garuda. Cette épigraphe est due au grec Héliodore, ambassadeur du roi Antialkidas de Taxila, lors de sa venue diplomatique à la cour du roi Çunga Bhāgabhadra, probablement après 115 av. J.-C. Or, dans cette dédicace, cet envoyé Yona confesse être un bhāgavata, c'est-à-dire un dévot de Vāsudeva (Krishna) : « Du dieu des dieux Vāsudeva, voici l'étendard de Garuda que fit ériger Héliodore le bhāgavata fils de Dion, envoyé comme ambassadeur grec (*yonadūtena*) de Taxila par le grand roi Antialkidas auprès du roi Kāśiputra Bhāgabhadra, le Sauveur, dont s'avancit alors la quatorzième année de règne. »

Cette inscription est accompagnée d'une seconde qui met en avant trois préceptes à suivre pour gagner le monde céleste après la mort : « Trois pas, quand ils sont suivis, conduisent au Ciel : la maîtrise de soi, l'humilité, la vigilance. » Ces inscriptions montrent que certains hauts dignitaires indo-grecs pouvaient appartenir à des courants religieux tel, dans ce cas précis, celui des bhāgavata qui vénéraient le dieu Vāsudeva, dont se fait l'écho le *Mahābhārata*, et qui suivaient des préceptes identiques à ceux prônés par la *Bhagavad Gītā* dont la rédaction leur était contemporaine.

Au cours de ces mêmes II^e et I^{er} s. av. J.-C., le commerce maritime entre l'Égypte et l'Inde du Sud s'intensifia. Le passage des marchandises par des comptoirs d'Arabie, qui évitaient aux navires égyptiens d'avoir à se rendre en Inde et aux navires indiens de voguer jusqu'en Égypte, laissa place à un commerce direct sans plus d'intermédiaires qui imposaient de lourdes taxes d'entrée et de sortie. Une nouvelle voie maritime fut ouverte en naviguant en pleine mer, permettant de rallier le port égyptien de Myos Hormos au golfe de Cambay³⁸. Vers 25 av. J.-C., Strabon, qui résidait en Égypte, sous domination romaine depuis la chute de la dynastie ptolémaïque, confirme que ce trafic avait pris un essor considérable avec près de cent vingt navires égyptiens envoyés chaque année vers l'Inde³⁹. L'Égypte était au cœur du commerce de denrées, de pierres précieuses, de matériaux et d'animaux en provenance de l'Inde. Les « Occidentaux » avaient une telle passion pour le poivre que les Indiens finirent par forger un néologisme et l'appeler « Aimé des Yavana » (*Yavanapriya*). Ce commerce conduisit quelques Indiens en Égypte comme le souligne Dion Chrysostome (40–120 ap. J.-C.) en parlant des peuples présents à Alexandrie et fréquentant le théâtre⁴⁰. Il indique par ailleurs que « peu de gens vont en Inde, pour y faire du commerce, et ils ne fréquentent que les habitants des côtes. Or cette catégorie d'Indiens n'est pas honorable. »⁴¹ Il serait donc conjectural d'avancer sans aucune preuve, ni archéologique, ni textuelle, que des sages indiens, brāhmanes ou çramanes, aient vécu à Alexandrie. Pour l'heure, rien ne permet de l'affirmer. À l'inverse, il semble que les Indiens aient eu quelque attrait pour les céréales, pour les femmes Yavana qu'ils faisaient venir par bateau pour

³⁷ CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, I, 15, 71, 4.

³⁸ Voir *Le périple de la mer d'Erythrée*.

³⁹ STRABON, *Géographie*, II, 5, 12.

⁴⁰ DION CHRYSOSTOME, *Discours*, XXXII, 39.

⁴¹ *Ibid.*, XXXV, 22-23.

les conduire jusque dans les gynécées et pour les sciences grecques. Au milieu du II^e s. ap. J.-C., un certain Yavaneçvara (Seigneur des Yavana) fit la traduction en sanskrit d'un traité grec d'astrologie, rédigé au II^e s. av. J.-C., qui fut ensuite versifiée au III^e s. ap. J.-C. par Sphujdvaja et connue sous l'appellation *Horoscope des Yavana* (*Yavanajātaka*). Dion Chrysostome affirme également que les rhapsodies homériques avaient été traduites en langue indienne⁴². Sous l'influence de l'art gréco-bouddhique des II^e-III^e s. ap. J.-C., des motifs narratifs semblent être passés dans la littérature indienne. Le stratagème romanesque du cheval de Troie a inspiré celui de l'éléphant mécanique en bois du roi Pradyota dont parle la *Brihatkathā* de Gunādhyā. Dans le *Brihatkathāḥlokaśamgraha* (VIII^e-IX^e s. ap. J.-C.), les Grecs du Gandhāra sont encore réputés pour être d'habiles artisans capables de construire des chars aériens : « Quant aux machines qui volent, les Yavana les connaissent, mais nous n'avons jamais eu l'occasion d'en voir. »⁴³ Les traités de mécanique d'Héron d'Alexandrie (I^{er} s. ap. J.-C.) ne sont certainement pas étrangers à la fascination qu'avaient pu avoir les Indiens pour les machines fabriquées par les Grecs. Le même auteur indien décrit les lits utilisés par les Yavana et devenus fort à la mode en Inde. Or, ses sources proviennent des milieux bouddhiques et plus particulièrement de l'école des Sarvāstivādin qui avait essaimé dans les territoires du Nord-Ouest indien avant l'ère chrétienne. En 127 ap. J.-C., le nouveau roi kushāna, Kanishka I^{er}, de confession mazdéenne, prit sous sa protection la communauté bouddhique (*saṃgha*) tout comme les autres courants religieux iraniens et indiens, afin d'assurer la cohésion sociale de son empire. Il confirma cet égard en faisant frapper sur le revers de monnaies en or l'effigie du Bouddha accompagnée de l'inscription grecque *BODDO*.

Durant cette même période, à la fin du II^e s. ap. J.-C., Clément d'Alexandrie enseignait quelques données fort répandues, depuis Alexandre le Grand, sur les brāhmanes, mais aussi qu'« il y a parmi les Indiens ceux qui obéissent aux préceptes de Bouddha (*boutta*) qu'ils vénèrent comme un dieu en raison de sa très grande sainteté (*semnotēs*) »⁴⁴. Le savant chrétien de l'école d'Alexandrie avait également connaissance du culte bouddhique des reliques déposées dans des stūpa : « Ceux d'entre les Indiens qu'on appelle les Saints (*semnoi*) sont nus durant toute leur vie. Ils s'exercent à la vérité, prédisent l'avenir et vénèrent une pyramide sous laquelle reposent, croient-ils, les ossements d'un dieu. »⁴⁵

Sans rien savoir sur le fondement de leur doctrine, ni avoir jamais vu de moines bouddhistes, il ne pouvait se les imaginer qu'à partir du cliché grec du gymnosophe, du sage vivant nu. En effet, les moines bouddhistes avaient au contraire pour obligation de porter la robe monastique. Quant à ce dieu qui reposait sous ce monument funéraire, il est évident qu'il servait à merveille son apologie de la doctrine chrétienne de la résurrection. Car les ossements prouvaient d'eux-mêmes qu'il ne pouvait s'agir du vrai Dieu. Les adeptes indiens s'étaient donc trompés en prenant pour Dieu leur maître Bouddha qui n'avait été en réalité qu'un de ces nombreux philosophes barbares (*philosophoi barbaroi*). En 222, un théologien chrétien du Logos et hérésiologue romain, auteur de l'*Elenchos*, encouragé par l'évêque Hippolyte d'Alexandrie nouvellement arrivé à Rome, construisit une notice sur l'école philosophique des brāhmanes, en reprenant les données ethnographiques alors connues et en y insérant des éléments issus de la gnose et de la philosophie du Logos⁴⁶. Poursuivant le comparatisme de Clément d'Alexandrie, il rapprocha en des termes communs le mode de vie des gymnosophistes de l'Inde et celui des encratites chrétiens.

Né en Egypte, Plotin (205-270) arriva à Alexandrie en 232 afin d'y suivre l'enseignement philosophique d'Ammonios Saccas. Ce fut certainement après la mort de ce dernier, vers 243,

⁴² *Ibid.*, 53, 6-7.

⁴³ Budhasvāmin, *Brihatkathāḥlokaśamgraha*, trad. F. LACÔTE, 1908, 38.

⁴⁴ CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, I, 15, 71, 4-6.

⁴⁵ *Ibid.*, III, 7, 60, 3.

⁴⁶ PSEUDO-HIPPOLYTE, *Elenchos*, I, 24, 1-7.



que Plotin décida de suivre l'armée de l'empereur romain Gordien III (225–244), afin de se rendre en Perse dans l'espoir d'y étudier la philosophie des célèbres mages et peut-être celle des gymnosophistes de l'Inde, réitérant ainsi ce qu'avaient réalisé, cinq siècles avant lui, Anaxarque et Pyrrhon en suivant l'armée d'Alexandre le Grand. Mais, en février 244, son projet avorta en Mésopotamie lorsque l'armée romaine fut défaite par celle du roi sassanide Shahpur I^{er} et que l'empereur Gordien III mourut : « Il prit un si grand goût pour la philosophie qu'il se proposa d'étudier celle des Perses et celle des Indiens. Lorsque l'empereur Gordien se prépara à faire son expédition contre les Perses, Plotin se mit à la suite de l'armée, ayant pour lors trente neuf ans. Il avait été dix à onze ans entiers près d'Ammanius. Gordien ayant été tué en Mésopotamie, Plotin eut assez de peine à se sauver à Antioche. »⁴⁷

N'ayant jamais atteint ni la Perse, ni l'Inde, n'ayant jamais côtoyé ni mages, ni mazdéens, ni brâhmanes, ni çramanes, Plotin se rendit en 245 à Rome où il fonda son école néoplatonicienne. Après sa mort, en 271, son disciple et successeur, Porphyre (234–305), reprit, dans son traité *Sur l'abstinence*, les renseignements qu'avait consignés le chrétien Bardesane d'Edesse (154–222) d'après les dires d'une ambassade indienne dépêchée auprès de l'empereur Antonin (203–222), et qui portaient sur les conditions d'entrée en religion et sur le mode de vie communautaire des Samanéens (*samanaïoi*), c'est-à-dire des moines bouddhistes. Il précise que, dans leur lieu d'assemblée (*samghârâma*), ils observaient des règles disciplinaires (*vinaya*) et enseignaient la Doctrine (*dharma*) aux fidèles laïcs (*upâsaka*) : « Les Samanéens, comme nous l'avons dit, se recrutent par choix. Quand quelqu'un veut s'enrôler dans leur ordre, il se présente d'abord aux chefs de la ville ou du village où il se trouve, se défait de ses biens et de tout le reste de sa fortune, se fait raser tout le poil superflu, prend la robe et s'en va rejoindre les Samanéens, sans un regard pour sa femme et ses enfants, s'il en a, et sans plus en faire aucun cas, considérant que ce n'est plus du tout son affaire. Ses enfants restent confiés au roi, qui veillera à leur assurer le nécessaire, sa femme au soin de sa famille.

Voici quelle est la vie des Samanéens. Ils demeurent en dehors de la ville, occupés tout le jour à s'entretenir du divin ; ils ont des demeures et des temples bâtis par le roi, où se trouvent des administrateurs qui reçoivent du roi une allocation pour la nourriture de ceux qui sont réunis là. L'approvisionnement est fait de riz, de pain, de fruits et de légumes. Ils se rassemblent dans leur demeure à l'appel d'une cloche : ceux qui ne sont pas Samanéens se retirent, tandis qu'ils se mettent en prière. Après la prière la cloche tinte à nouveau et les serviteurs leur donnent à chacun un bol (car chacun mange dans le sien) et leur servent du riz. Celui qui a besoin d'une nourriture variée reçoit en outre quelque légume ou quelque fruit. Après avoir pris leur repas sans s'attarder, ils sortent reprendre leurs occupations. »⁴⁸

La période la plus riche en connaissances sur l'Inde et sur ses sages demeure certainement celle de la conquête macédonienne et des relations diplomatiques entre les empires séleucide et maurya. Sous les Ptolémées, Alexandrie fut au carrefour des échanges commerciaux, indirects puis directs, avec l'Inde, et des connaissances plus ou moins précises sur les sages indiennes. Néanmoins, aucun auteur, ayant résidé dans cette ville égyptienne, n'a pu écrire sur les fondements mêmes des différents courants de pensée indiens. La connaissance des savants philosophes, ethnographes, historiographes et théologiens reposait pour l'essentiel sur la description du mode de vie des sages, de leurs mœurs et de leurs pratiques ascétiques. Aurait-il pu en être autrement, lorsque la doctrine de chacune des écoles upanishadiques, brâhmaniques ou çramaniques reposait sur une gnose que seuls les initiés avaient été autorisés à recueillir de la

⁴⁷ PORPHYRE, *Vie de Plotin*, III, 13–17.

⁴⁸ PORPHYRE, *Sur l'abstinence*, IV, 17, 7–10, trad. M. PATILLON et A.P. SEGONDS, 1995, 27–31.

bouche de leur maître, et avaient l'obligation de garder secrète non seulement face aux autres écoles indiennes mais encore et surtout face à ces Yavana, ces *mleccha*, ces étrangers impurs qui ne connaissaient que la loi des armes (cf. *Yuga Purāna*). Lorsque nous constatons combien les hérésiologues chrétiens eurent de peine à s'enquérir des doctrines gnostiques qui avaient cours dans leur propre ville en leur temps, nous pouvons comprendre combien il aurait été difficile pour des commerçants, voire impossible pour ceux qui ne mirent jamais les pieds sur le sol indien, d'avoir accès au fondement de ces doctrines transmises de maître à disciple dans des dialectes indiens variés. Nous savons que cette difficulté était encore de mise pour les Européens des XVIII^e et XIX^e siècles pourtant implantés en Inde même depuis au moins deux siècles, et maîtres de nombreux comptoirs commerciaux, voire à partir de 1820 au moment où l'Inde devint une colonie britannique. A l'inverse, au moins jusqu'aux V^e-VI^e s. ap. J.-C., au Gandhāra, des bouddhistes employaient encore l'écriture cursive gréco-bactrienne de la chancellerie pour graver sur rocher la formule canonique d'hommage aux Trois Joyaux (Triratna), qui atteste le fait de se mettre sous leur protection : « *Namô o bodo namô o douarmo namô o saggo* (= *namo buddhasya namo dharmasya namo samghasya*) » (« Hommage à l'Eveillé, hommage à la Doctrine, hommage à la Communauté »). Que penser alors de la véridicité de l'histoire de Sévère qui, à la même période, aurait accueilli chez lui, à Alexandrie même, des brâhmanes de l'Inde? Bien que nous puissions lui accorder le fait d'avoir rencontré des Indiens en cette ville, ceux-ci n'étaient peut-être pas aussi sages qu'ils le prétendaient ou que le crut ce jeune philosophe d'Alexandrie!